FEUILLETON.

LA COMTESSE DE MAULÉON.

PAR LOUIS REYBAUD.

XXI. Un philosophe rustique.—De la géométrie envisagé dans ses rapports avec l'état social.

D'ailleurs, en sa qualité de penseur, Trinachon était reçu partout et avec de certains égards ; il passait pour profond, et c'est un mot qui impose : on aime mieux l'accepter que de le vérifier, et, une fois acquis, rien n'en altère la vertu. On est alors et l'on reste profond pour tout le monde, en province comme à Paris, par un beau jour comme par un jour pluvieux, malgré les épidémies, malgré les revolutions, à travers le temps et l'espace, sur le continent et au-delà des mers. C'est un titre indélibile ; aucun caustique ne l'effacerait. Trinachon en jouissait donc avec cette confiance qui naît d'une longue et tranquille possession ; il en était même venu à ce point, d'ajouter foi à sa profondeur et de s'y complaire. Pourquoi eût-il résisté au sentiment général et repoussé la position qu'on lui faisait ? Trop d'avantages y étaient attachés, et, en première ligne, celui de pouvoir être inintelligible avec impunité.

Ce fut sous ces auspices que le philosophe eût accès dans les salons de la comtesse de Mauléon et y fit sur le champ une très belle figure. Pour tout autre, la tenue eût été un obstacle ; chez lui, c'était un mérite et une saveur de plus. Ces airs rustiques seyaient à un homme profond ; ils composaient une partie de son originalité ; ils étaient son cachet, son étiquette. On l'eût moins compris avec d'autres cheveux et autres doigts, des habits plus neufs et des souliers exposés plus souvent au contact de la brosse. Il n'eût plus été Trinachon ; il n'eût plus renoué la chaîne des temps ni résumé à lui seul deux sages de l'antiquité. D'ailleurs, la comtesse l'accueillait ainsi, le comblait d'attentions et lui donnait volontiers les places d'honneur. Aucun personnage politique, aucune célébrité littéraire n'avaient le pas sur lui : il était accrédité chez elle et fort avant dans ses bonnes grâces ; cette préférence suffisait pour couvrir toutes les lacunes du vetement.

Dans cette situation, il était facile de comprendre que Lucien eût trouvé auprès du philosophe les moyens de s'introduire chez la comtesse de Mauléon. Seulement, le détail des circonstances m'échappait, et ce détail était essentiel à connaître pour disputer avec fruit le peu de terrain qui n'était point encore livré. La chanoinesse parlait de nombreuses conférences entre Lucien et Trinachon. Mais que s'y était-il dit ? jusqu'où les choses avaient-elles été poussées ? Lucien était-il allé jusqu'à un aveu, ou bien ne s'était-il pas départi de sa réserve ? Comment cette invitation avait-elle été demandée et obtenue ? Qui en avait eu la pensée ? Qui en avait lancé le premier mot ? Voilà ce que j'ignorais et ce qu'il m'importait de savoir. Il me semblait que j'y trouverais de nouveaux éléments de défense et de conseils sur la conduite à tenir ; je m'y attachais comme un naufragé s'attache à un dernier débris.

J'interrogeai donc Lucien, et d'abord il résista ; jamais je ne lui avais vu des allures si discrètes à mon égard ; le trait était nouveau. J'assistai, j'y mis de la chaleur et du sentiment ; j'invoquai les droits de l'amitié, l'intérêt sincère que je lui portais et dont je croyais lui avoir donné des preuves. Il céda alors, plutôt fléchi qu'entraîné, et comme s'il obéissait à un devoir ; ce fut de sa bouche que je recueillis le détail de ses entrevues avec Trinachon, et dont je ne détacherai que ce qui est nécessaire pour l'élargissement de mon récit.

XXII. Une scène qui rappelle les philosophes du Portique.—Où deux idées fixes se trouvent en présence.

Ce fut dans une soirée poétique que Lucien rencontra pour la première fois l'inventeur de la géométrie appliquée à l'état social. La lecture qu'il avait faite chez la chanoinesse n'était pas demeurée sans bruit extérieur, et ce petit succès y avait amené de nouveaux visages. Dans le nombre était celui de Trinachon. Le philosophe était à l'affut de ces sortes d'événements : il allait où va la foule, le nez au vent, l'œil aux aguets, épiant toujours et partout une place pour son système. Il avait entendu parler d'un jeune poëte d'avenir, et il évaluait d'avance tous les avantages qu'il y aurait à s'assurer du concours d'une lyre, d'une lyre qui serait bien à lui, et qui célébrerait l'humanité dans la posture qu'il rêvait pour elle, les pieds en l'air, la tête en bas. C'était de la poésie à l'envers, des effets nouveaux, et, à ce titre, l'offre avait de quoi séduire.

Voilà sous l'empire de quel sentiment Trinachon aborda Lucien ; il espérait le gagner à ses plans, peut-être même l'entraîner à un essai. Son début ne fut pas néanmoins heureux. Le jeune homme était neuf encore à la vie des salons ; il ignorait le respect qui s'attache à la personne d'un penseur, et son premier mouvement fut de regarder d'assez haut cet inconnu qui le prenait sur un pied de familiarité au moins prématurée. Il ne semblait pas à Lucien que ce ton fut justifié, ni par l'éclat du costume, ni par la grandeur de l'air ; il se demandait quel était ce rustique mortel qui l'abordait comme s'ils fussent nés dans le même hameau et eussent conduit des troupeaux ensemble. Son accueil fut donc digne et froid ; mais Trinachon ne parut pas s'en émouvoir : il n'appercevait rien des choses de ce monde et ne voyait clair que dans le sien. Sur le champ il entra dans son sujet et y vogua à pleines voiles ; il expliqua comment il comptait renouveler la face de la terre en déplaçant l'appareil de la locomotion et en appliquant au perfectionnement social les formules sévères de la géométrie. A mesure que le philosophe s'engageait dans ces démonstrations, Lucien l'examinait plus attentivement et avec une curiosité mêlée de crainte. L'état de l'esprit lui paraissait correspondre avec l'état des vetements, et il était arrivé à des suppositions très peu respectueuses, lorsque Trinachon se mit à parler de son école, de ses disciples, et au premier rang cita la comtesse de Mauléon.

On sait quelle action ce nom exerçait sur Lucien ; il n'y résista pas mieux cette fois. Son ton, sa physionomie, son geste changèrent à l'instant : il devint tout autre. Volontiers, il eût demandé pardon à son interlocuteur des hypothèses fâcheuses auxquelles il s'était laissé entraîner : cet homme lui était devenu sacré en se plaçant sous cette égide.

— La comtesse de Mauléon ? s'écria-t-il, et vous êtes de ses amis, vous, monsieur !

— De ses amis, jeune poete ? répondit Trinachon ; mieux que cela ; dites son maître, l'univers le sait ; j'emploierai même un mot plus juste, emprunté à l'école des Alexandrins : je suis son Plotin.

— Que vous êtes donc heureux, monsieur, de connaître la comtesse, de la voir, de lui parler tous les jours ! poursuivit le jeune homme emporté par son idée dominante.

— Sans doute, mon beau poëte, sans doute : d'autant qu'elle a une merveilleuse aptitude à comprendre mes vues, si profondes qu'elles soient, dit le philosophe qui ne se laissait pas détourner de son courant d'idées.

L'entretien devait garder ce caractère jusqu'au bout : Lucien était à sa passion, Trinachon à son système. Celui-ci croyait avoir un catéchumène sous la main, et il l'ondoyait de son mieux ; celui-là se dérobait à l'initiation, et cherchait à ramener les choses du côte où il penchait. Les deux idées fixes étaient ainsi prises et se faisaient équilibre.

— Oui, mon poëte, disait Trinachon, s'emparant de Lucien comme d'un objet à lui ; vous allez trouver là dedans des thèmes d'un effet irrésistible. Chantez la géometrie appliquée au sentiment ; voilà une source qui ne tarira jamais. La science du cœur est aussi la science de l'étendue ; elle en comprend les trois dimensions, longueur, largeur et hauteur. Qui oserait contester cette vérité ? qui l'oserait ?

— Personne, monsieur, personne, répondait Lucien, s'il est vrai que la comtesse de Mauléon soit de cet avis. On ne doit, sur aucun sujet, penser autrement qu'elle. Ce qu'elle décide est souverain. Et vous la voyez tous les jours, monsieur ? ajoutait-il d'une voix aussi touchante que celle d'une prière.

— Tous les jours, reprenait machinalement Trinachon pour se remettre en haleine. Ainsi c'est convenu ; j'aurai un poëme sur la géométrie appliquée aux peines du cœur. Que de découvertes vous y allez faire, jeune homme ; que de choses vous y allez trouver ! Nous avons eu assez de bouquets à Iris et de triolets mythologiques ; les divinités d'Homère sont usées ; les demi-dieux d'Ossian sont à l'état de blocs de glace ; tout cela n'est que le débris d'un monde qui s'en va. Rien n'y émeut, rien n'y étonne plus, tant chaque chose y a été répétée. Parlez-moi de la géométrie en matière de sentiment ; voilà du nouveau.

— Et vous croyez que la comtesse de Mauléon y asservit son génie ? disait Lucien, espérant le ramener sur son terrain.

— Tenez, poursuivait Trinachon sans lui répondre, je ne vous citerai qu'un exemple, un seul, jeune homme. Prêtez-y quelque attention. Je néglige les grandes applications de la science : je ne veux voir avec vous que ce qui touche à la veine poétique. C'est suffisant et, d'ailleurs, c'est de votre ressort. Vous avez à célébrer le prisme, par exemple, un mot qui réveille plutôt l'idée de la couleur que celle de la surface. Accordez votre harpe, jeune homme, et chantez avec moi : "Le prisme est un solide compris sur plusieurs plans (que de poésie en ce peu de mots) en forme de parallélogrammes appelés *pans*, (plans ! pans ! voici déjà deux rimes, et quelles rimes !) terminés de part et d'autre (écoutez bien !) de part et d'autre par deux plans poligônes égaux et parallèles qui sont les bases." Encore un plan ! plan ! pan ! plan ! O harmonie imitative et géométrique ! Eh bien ! jeune homme, que vous en semble ? Quels flots d'inspiration il y a là-dedans ! Quel poëme, quel grand poëme ! un poëme digne de celui qui fit notre globe, géométrique par-dessus tout, le découpa en tranches que l'on nomme des méridiens, le dota de cercles et d'arcs véritablement célestes, le fixa enfin à un axe sur lequel il tourne devant un autre globe lumineux et non moins géométrique que l'on appelle le soleil. Voilà votre sujet, poete d'une science exacte ; partez de là et prodiguez-vous ; multipliez les lignes, les aires planes, les angles, les figures, les formes et les volumes des corps. Il n'y a point de limites assignées à votre genie ; prenez du champ et parcourez l'espace : je reste sur terre pour vous admirer.

— Mais vraiment, monsieur, la comtesse de Mauléon partage vos idées ? dit Lucien un peu étonné de ce qu'il venait d'entendre et de voir.

— Au plus haut point, jeune homme, au plus haut point, reprit Trinachon. Et que sera-ce quand vous connaîtrez nos analogies dans la sphère des affections de l'âme et du corps ? C'est sublime, je n'ai aucun motif d'affaiblir le mot. Tenez vous allez en juger par vous-meme. Prenez l'amitié, par exemple : sous quelle forme vous l'êtes-vous géométriquement représentée ? Là, voyons, soyons sincère ; ne cachez rien de vos sentiments ; je suis ici pour tout entendre.

— Sous quel forme ? dit Lucien fort entrepris.

— Oui, sous quelle forme ? reprit Trinachon. Ne vous intimidez pas ; un peu d'assurance y suffit. Vous hésitez. Voyons, un petit effort encore ! L'amitié ! l'amitié ! quoi de plus simple, de mieux indiqué ! Mais c'est le trapèze, si rempli de douceurs et si parfait dans ses relations. Et l'amour, qu'est-ce l'amour, si ce n'est l'ellipse ? Et l'éloquence, si ce n'est la parabole ? La colère, si ce n'est le parallélogramme ? Entendez-vous gronder le parallélogramme, monsieur ? Comme il s'emporte ! comme il rugit ! C'est la violence arrivée à sa dernière limite géometrique, et qui irait plus loin encore si le trapèze n'était là pour la calmer. Voilà les magnificences de mon système ; les appreciez-vous maintenant ?

— Cela vaut d'y réfléchir, répliqua Lucien qui craignait de trop s'engager.

— A la bonne heure, reprit Trinachon ; point de surprise, point de surprise ; je fais la part des préjugés, et Dieu sait combien il en existe encore. Par exemple, quand j'ai proposé un procédé pour donner un crâne les fonctions de la plante des pieds, quels cris n'a-t-on pas jetés ! Il semblait vraiment que je bouleversais toutes les notions reçues. Eh bien ! mon jeune ami, je vois que, peu à peu et avec le temps, on s'accoutume à cette combinaison. Elle existe en théorie, et c'est déjà beaucoup ; elle est consacrée scientifiquement : toutes les grandes vérités ont commencé par là. Il est démontré désormais, et dans la forme géométrique, que la chose est possible. Dès lors, qu'y manque-t-il ? Des applications, un peu de pratique, quelques hommes de bonne volonté. Cela viendra, et, si vous en avez le goût, nous essairons ensemble.

Quelque atteinte qu'eût reçue le cerveau de Lucien, il n'en était pas encore à suivre celui du philosophe dans les voies où il s'engageait. Et cependant il prenait de l'intérêt à cet entretien et le reprenait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. De son coté, Trinachon, qui s'imaginait avoir conquis une âme et rencontrait au moins une oreille docile, se prêtait à multiplier les séances et y développait son système jusque dans les moindres détails. Pour notre amoureux, qu'importait le système ? Il en jugeait bien la valeur ; mais çà et là, au milieu de ces courses dans les espaces, il recueillait quelques détails sur la comtesse de Mauléon, sur sa vie intérieure, sur ses habitudes, sur ses relations. Trinachon avait beau faire, il n'échappait pas à cette enquête suivie avec opiniâtreté. Entre la trapèze et l'ellipse, Lucien lui arrachait quelques mots, quelques renseignements qui le dédommageraient de ce long voyage à travers les tourbillons et versaient quelque rosée dans son âme, avide d'émotions moins mathématiques.

C'est ainsi que les choses avaient marche pendant une semaine ou deux et jusqu'au jour où la chanoinesse en eut la révélation inopinée. Notre amoureux avait calculé que, pour servir ses desseins, aucun instrument n'était plus commode ni plus sûr que Trinachon. Il essuyait les instances de Lucien sans en deviner le motif et sans y apporter d'autre obstacle qu'un retour obstiné vers son idée dominante. Aussi, quand leur intimité fut devenue plus étroite, le jeune homme n'éprouva-t-il aucune hésitation à s'ouvrir, à l'aide du philosophe, l'entrée des salons de la comtesse de Mauléon. La negociation se fit sans difficulté et le plus naturellement du monde. Trinachon parla de Lucien comme d'un disciple ; ce titre suffisait. Il avait assez de crédit dans la maison pour qu'on y acceptât sans contrôle des sujets choisis de sa main et marques de son estampille. De là cette invitation que la choinoinesse avait trouvée sur un fauteuil, et qui était le résultat d'une campagne laborieuse accomplie au sein des mondes à l'envers et des problèmes les plus ardus de la geométrie.

En recueillant ces details de la bouche de Lucien, j'étudiais sa physionomie, et j'y voyais luire les éclairs d'une joie longtemps contenue. A présent qu'une date était fixée au bonheur qu'il revait depuis si longtemps, il comptait les heures, les minutes, et jusqu'aux secondes qui l'en séparaient. De mon côté, je faisais le même calcul, mais dans un sentiment opposé. Hélas ! le moment approchait ; nous étions au samedi ; il ne nous restait plus que deux jours ! à lui, pour couver ses joies ; à moi, pour préparer mes derniers complots.

XXIII. Où l'on prouve une fois de plus l'inconvénient qu'il y a à ne pas regarder devant soi quand on se promène.

J'arrivai ainsi à la veille du jour désigné sur le billet d'invitation. En vain m'etais-je creusé le cerveau, rien ne venait ; j'y perdais le peu de latinité qui me reste. Tantôt je songeais à la ruse, tantôt j'inclinais vers la violence ; il y eut un moment où je me pris à regretter les lettres de cachet. La chanoinesse, de son côté, n'y allait pas moins rondement : elle parlait d'enlever Lucien et de le conduire en lieu sûr, volontiers elle en eût accepté la garde. Mais ces beaux plans avortaient faute de moyens d'exécution ; ils croulaient sous nos doigts comme des édifices fragiles. Elle et moi nous ne savions plus qu'imaginer, nous etions vaincus et à bout de voies. Le hasard fut plus habile ou plus fort que nous.

La journée avançait et déjà la nuit commençait à se faire, lorsqu'on sonna chez moi avec une certaine vivacité. J'ouvris : c'était le portier de la maison qu'habitait Lucien ; il venait me dire en toute hâte que le jeune homme avait été blessé dans la rue et transporté chez lui dans un état assez alarmant. Qu'on juge de l'effet que produisit sur moi une nouvelle aussi inattendue ! En un clin d'œil je fus prêt, et au bout de quelques minutes j'étais rendu dans la chambre de Lucien et au pied de son lit. Un médecin du voisinage s'y trouvait déjà et achevait de tirer du bras du patient une copieuse palette de sang. Quoique affaibli par l'opération, Lucien me reconnut et me tendit la main qu'il avait de libre ; je la serrai avec une douloureuse émotion. J'ignorais encore si le mal était grave et jusqu'à quel point il y avait lieu de s'en inquieter. Impossible, en l'etat des choses, d'interroger le docteur ; il fallait se contenter d'épier sur sa physionomie le sentiment qu'il se formait de l'état du blessé à mesure que les symptômes se succédaient devant lui. Pour obtenir une opinion plus précise, j'attendis sa sortie et l'accompagnai jusque sur l'escalier :

— Eh bien ? lui demandai-je avec une anxiete visible.

— Eh ! eh ! répondit-il en secouant la tête il n'y a rien à dire ce soir. L'hémorrhagie intérieure est arrêtée, c'est quelque chose ; maintenant, il faut voir comment le cerveau se comportera. Veillez avec soin, et au moindre accident envoyez-moi chercher.

Il me quitta sur ces mots qui n'avaient rien de rassurant. Je rentrai dans la chambre de Lucien, le cœur navré et l'esprit rempli d'alarmes. Il venait de s'assoupir ; sa tete portait sur le bras dont la veine avait ete ouverte et presqu'à la hauteur de la saignée. Il fallut le dégager et donner au corps une pose plus naturelle, mettre un peu d'ordre sur le lit, sans troubler le repos du blessé. Je fis tout cela moi même, doucement, minutieusement, avec des ménagements infinis et comme aurait pu le faire une mère. C'est que Lucien était mon enfant adoptif, et, aux angoisses dont j'étais assailli, je sentais que sa perte me serait aussi cruelle que s'il eût eté de mon sang. Seul je le veillai cette nuit-là ; je ne voulus m'en remettre de ce soin à personne. Mon regard demeurait attaché à ce visage où la douleur était empreinte et cherchait à y lire l'approche d'accidents fâcheux, afin de les prevenir et de les conjurer. Je passai de longues heures ainsi sans fermer l'œil ni faire un mouvement. Jamais tâche ne fut mieux remplie ; le cœur y aidait.

Mais, dans le cours de cette longue veille, que de reflexions vinrent m'assieger ? Comment Lucien en était-il là ? Par quelle circonstance imprévue reposait-il sur ce lit de souffrance ? Quelles étaient les causes de l'événement ? Souple, alerte comme on l'est à son âge, il avait fallu un bien grand concours de fatalités pour qu'il en pût être victime. Telles étaient les questions que ma curiosite se posait et auxquelles je n'obtins de reponse que plus tard. Voici comment les choses s'étaient passées :

Le matin même, Lucien était sorti, afin de poursuivre, du côte où l'entraînait son penchant, le cours de ses stations habituelles. C'était un dimanche, c'est-à-dire un jour de libres allures où chacun appartient au bonheur préféré et au délassement favori. Le soleil brillait dans le ciel, les rues étaient encombrées de monde. Notre amoureux marchait lentement ; il foulait le pavé d'un pas distrait et en homme qui poursuit avec son cœur un doux et interminable entretien. Il songeait au lendemain, à ce lendemain qu'il avait tant cherché, tant désiré, et, au moment d'y atteindre, il se sentait pris d'un profond decouragement. Qui le sait ? Peut-etre y trouverait-il la fin d'un rêve qui lui etait cher ? Adieu les illusions et les joies sans trouble d'un amour à distance ! Et si, de près, il n'allait recueillir que des mécomptes ! Si ces beaux songes entrés par la porte d'ivoire allaient tout à coup s'evanouir ! Lucien n'y arretait sa pensée qu'avec un certain effroi.

Ce fut sous l'empire de ce sentiment qu'il arriva devant l'hôtel de la comtesse. Il voulait goûter une dernière fois le bonheur d'une discrète contemplation, la voir sans en être vu, la suivre du regard dans le brillant équipage qui l'emportait. Cette attente fut d'abord trompée. Il eut beau interroger la façade, les croisées, l'entrée, la cour intérieure, il ne lui arriva de réponse d'aucun côté : l'entrée et la cour étaient désertes, les croisées fermées, la façade muette. Partout le vide et le néant, le silence et la solitude. Lucien ne se rebuta pas : il avait le gîte sous la main, tôt ou tard le gibier y paraîtrait ; ce n'était qu'une affaire de patience, et il en avait de vastes approvisionnements. Il poursuivit donc sa promenade ordinaire en long en large, en droite ligne ou en zig-zag, s'arrêtant devant un affiche qu'il avait lue deux cents fois, profitant avec art des moindres diversions, des exercices d'un joueur d'orgue ou des gambades d'un sapajou, changeant d'allures suivant les rencontres, deroutant enfin son mieux ce que sa présence invéterée pouvait avoir de suspect.

L'épreuve fut rude ce jour-là ; elle se prolongea durant trois mortelles heures. Lucien les offrit à la comtesse comme un dernier holocauste deposé sur le seuil du temple et à la veille d'y entrer. Cependant, il y eut un moment où il s'avoua vaincu ; soit lassitude, soit pudeur, il allait quitter la place. Seulement, en homme qui renonce malgré lui et se rattache à un espoir fugitif, il ne se retirait qu'à reculons et en jetant çà et là un coup d'œil suprême et presque desesperé. Sans doute il eût poussé cet effort jusqu'au bout et continué cette manœuvre, si, au confluant de deux rues, il n'eût reçu un choc violent qui le renversa sur le pavé. C'était une voiture qui débouchait à toute vitesse et dont les chevaux n'avaient pu etre maîtrisés à temps. Dans sa marche irregulière, Lucien n'avait pu l'appercevoir, et ne l'avait entendue que lorsqu'il n'était plus possible de s'en défendre ; aussi fut-il frappé par le timon comme on est frappé par la foudre, instantanément.

A cet accident imprevu, un cri sortit de la voiture et une femme en descendit pour aller au secours du blessé. D'un autre côté, les passants accouraient et formaient déjà autour de lui un cercle plus embarrassant qu'officieux et où la curiosité l'emportait sur la compassion. La maîtresse de l'equipage y mit ordre sans retard : sur un mot d'elle, ses gens portèrent Lucien dans sa voiture qui s'éloigna tout aussitôt. Le jeune homme était evanoui et ne recouvra ses sens qu'au mouvement des ressorts et après quelques tours de roue. L'ouïe fut la première à se reveiller, et il put entendre une conversation engagée à ses côtés.

— Si, au moins, nous savions où le reconduire ! disait une voix de femme.

— Comtesse, dit une autre voix, je le reconnais, c'est le jeune Merinval que je devais vous présenter demain.

— Donnez alors son adresse au cocher ; nous le ramènerons chez lui, reprit la première voix

Le hasard avait servi Lucien, meme dans son malheur. C'était l'équipage de la comtesse qui l'avait jeté sur le pave, et il se trouvait assis près d'elle et en face de Trinachon. Cette perception fugitive fut la seule qu'il pût recueillir ; elle suffit pour lui faire perdre de nouveau le sentiment. Il n'était pas en etat de résister à une emotion si grande. En vain essaya-t-il d'ouvrir les yeux : la force manqua à ses paupières ; il voulut parler, sa voix le trahit : ce double effort n'aboutit qu'à le plonger dans un aneantissement plus profond. Jamais il ne sut bien ce qui s'etait passé depuis ce moment jusqu'à celui où il se retrouva dans sa chambre, etendu sur un lit et en face d'un homme de l'art qui avait une main sur son pouls et agitait une lancette de l'autre. C'etait trop de secousses à la fois, il se crut le jouet d'une vision et eprouva une nouvelle syncope.

XXIV. Où l'on verra que la chanoinesse joue de malheur.—Le grand pas est franchi.

Pendant le cour de la nuit, il ne me sembla pas que la situation de Lucien tendit à empirer : en apparence, il était calme et n'exhalait des plaintes que de loin en loin et quand il essayait de changer de position. Mais, vers le matin, il survint dans son etat une aggravation évidente ; la tete s'engagea et l'abattement s'ensuivit. Le medecin n'hesita pas : il eut encore recours à des moyens energiques. La force du patient, sa jeunesse, sa robuste constitution en conseillaient l'emploi ; d'ailleurs, on combattait ainsi les deux principes de destruction qu'il portait dans son sein : les blessures du corps et celles de l'âme. Vis-à-vis des unes et des autres, il fallait agir vigoureusement.

Pour seconder les efforts de l'art, j'eus le soin d'écarter du chevet du malade tout ce qui pouvait reveiller chez lui des émotions trop vives. Ainsi il ne sut rien des temoignages d'intérêt que lui donna la comtesse de Mauléon pendant tout le temps que son état offrit quelque danger. Plusieurs fois par jour elle envoyait prendre des nouvelles, et, non contente d'être ainsi tenu au courant, elle dépêcha Trinachon pour voir les choses de plus près et pénétrer jusqu'au lit du malade. J'ajoute que l'entreprise eut peu de succès : elle vint échouer devant les consignes sévères dont j'avais entouré la chambre de Lucien. Deux personnes seulement, en dehors du docteur, y avaient accès, la chanoinesse et moi ; j'avais pu faire une exception en sa faveur et me departir de la rigueur du principe.

Il faut le dire, sans elle je n'aurais pas pu y tenir jusqu'au bout : j'aurais succombé de lassitude. Mais j'avais trouvé dans Eulalie un auxiliaire que rien ne rebutait et qui apportait dans ses soins ce qui seul les rend efficaces : un peu de cœur. Lucien eut des nuits terribles où nous ne voulûmes, ni elle ni moi, confier à personne la tâche de veiller sur lui. Nous nous relevions alors et ne prenions de repos qu'un jour sur deux. D'autres fois, le blessé essayait des crises qui exigeaient rien moins que nos efforts reunis. Il fallait épier ses mouvements, maintenir l'appareil, ne pas le perdre de vue dans son délire. Voilà nos fonctions et la chanoinesse ne s'y épargnait pas : elle y apportait plus encore, elle y apportait l'oubli de ses haines, au moins pour un temps. Et pourtant le malade mettait sa patience à de rudes épreuves ; dans sa fièvre, c'était toujours à la comtesse qu'il songeait. Quand Eulalie se trouvait seule avec moi et assez éloignée de Lucien pour n'en être point entendue, elle exhalait sa plainte à ce sujet.

— Eh bien ! me disait-elle, ça encore marché cette nuit !

— Encore ! répliquais-je avec tristesse, et comment ?

— Toujours du même sac ; le jeune homme n'en a qu'un. Il ne bat la campagne que pour elle. Dès que je vois son œil s'allumer, ses joues se colorer et ses lèvres se mettre en jeu, bon, me dis-je, voici la vieille antienne. Et en effet, ça ne manque pas. Il est de la race des perroquets, votre jeune homme ; il ne sait qu'un nom. Est-ce vous, Népomucène, qui lui avez appris à se répéter ainsi ? il en est fastidieux.

— Vous savez bien que non, chanoinesse.

— C'est que, mon cher, je suis autorisée à ouvrir mon âme au soupçon ; oui, j'y suis formellement autorisée. Il n'y a rien de naturel en tout ceci ; c'est, au contraire, un soufflet donné à la nature. Voyons, raisonnons-en de sang-froid. Voici une femme qui a voulu fracasser ce jeune homme et le mettre en morceau, qui a lancé un carosse pour l'exterminer, lui a brisé deux côtes, lui a introduit un timon dans les reins, et l'eût broyé avec délices si la Providence ne s'en fut pas mêlée. C'est bien, je comprends cela ; j'aime les situations franches ; c'est net au moins et c'est fier. Maintenant, que fera ce jeune homme ? Détachera-t-il un omnibus contre cette femme ; opposera-t-il timon à timon, roues à roues, chevaux à chevaux ? Du tout ! Il n'y a plus que la Corse pour ces procédés-là. Notre jeune homme est français et chevalier ; il répondra aux coups de carosse par des coups de chapeau ; il adorera cette femme qui a essayé de l'anéantir. Quand il aura un nom à la bouche, ce sera le sien ; quand il aura un accès de fièvre chaude, c'est elle qu'il en fera les honneurs. Voilà les choses telles qu'elles se passent ici ! Et vous croyez, mon cher, que j'accepterai cela ; vous croyez que je consentirai à trouver cela naturel ? A d'autres ! [*A continuer.*]

EDUCATION.

PENSIONAT ET EXTERNAT DES DEMOISELLES AUX OPELOUSAS.—Mr. et Mme. HOY, aidée par Mmlle. Hoy et Mme. De St. Ange, ont l'intention d'ouvrir le LUNDI, 12 Mars, aux Opelousas, une Pension de Demoiselles de Première Classe où toutes les branches nécessaires à une éducation solide et accomplie, seront enseignées.

Dans le cours d'instruction seront comprises les Langues Anglaise, Française, Italienne et Allemande, ainsi que la Musique le Dessin, la Peinture, tous les Ouvrages à l'aiguille en Soie, Chenille, etc., le Mantien, la Danse et l'Equitation.

Avec l'aide d'instructrices compétentes, et la surveillance assidue de la Directrice, le Principal, à l'espérance d'être soutenu par les habitants de la ville des Opelousas et des environs.

Les prix sont fixés par séance de vingt-et-une semaines, payables la moitié au commencement, l'autre moitié à mi-séance.

Instruction pour les élèves de classes inférieure	$20 00
do. do. 1er classes	25 00
Musique sur Piano ou Guitar	30 00
Le Dessin	15 00
Le Peinture	20 00
Ouvrages à l'Aiguelle	10 00
La Danse	12 00
Equitation	
Pension	60 00

Mme. De St. Ange étant pour le moment engagée au pensionat de Mme. Henry, au Natchez, ne pourra s'adjoindre à cette Ecole qu'à la fin de la prochaine session. Mars 10, 1855.

LE PROGRES, Journal Quotidien, Publié à NewYork, en français seulement.

Prix d'abonnement, payable d'advance :

Un an	$8 00	Trois mois	$2 00
Six mois	4 00	Un mois	80

Les frais de poste sont à la charge de l'abonné.

M. T. Valade est l'agent du "Progrès" pour les Opelousas.

AVIS.—Tous ceux qui sont acquéreurs à la vente des effets de la succession de feu NICOLAS AMY et d'EUGENIE RICHARD, son épouse, décédée, sont avertis que le premier paiement sera dû le 1er Avril, 1855, et que s'ils veulent s'éviter des frais ils viendront payer à échéance au soussigné, à son bureau, aux Opelousas. Mars 31.

ALBERT DEJEAN, Avocat de la Succession.

NOTICE.—Je préviens le public que deux obligations portant ma signature, en faveur de John Barlow, datées le 19 Mars, 1855, et payables à 6 et 12 mois de date, chacune pour la somme de deux cent cinquante piastres, ne sont pas négociables. La considération pour laquelle lesdits billets ont été donnés, ayant été reçu par Daniel D. Arden, et je les signés supposant qu'elles étaient en faveur de D. D. Arden, contre qui j'ai des réclamations excédant le montant des dits billets. Je ne les paierai pas à moins d'y être forcé par la justice.

DAVID HUSON.

Washington, Avril 27, 1855.

AVIS AUX CONTRIBUABLES.—Le soussigné, Collecteur de la Taxe de Paroisse pour l'année 1854, demeurera au Bureau de Messrs. F. & E. N. Cullom, aux Opelousas, pendant trente jours consécutifs (les Dimanches exceptés), à compter du 9 courant, dans le but de recevoir les Taxes de ceux qui n'auraient pas profité de l'occasion à eux offerte dans un avis précédent.

Après le 12 Mai prochain, toutes les Taxes qui ne seraient pas payées, seront collectées conformément à la loi. Opelousas, 7 Avril, 1855.

ELBERT GANTT,
Collecteur des Taxes de Paroisse.

BATEAUX A VAPEUR.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS ET WASHINGTON.—Le steamer RED RIVER, Capt. R. J. Dorsey, bien connu dans notre navigation comme bon marcheur et excellent bateau, ayant été completement réparé, reprend sa place comme paquebot régulier entre les Opelousas et la Nlle.-Orleans, sous le commandement du Capt. Dorsey.

Le Red River continuera dans notre navigation pendant toute la saison, et transportera le frêt et les passagers aux taux ordinaires.

Dans les eaux basses, il sera remplacé par un bateau tirant moins d'eau.

Pour frêt ou passage, (ses emménagemens étant des meilleurs.) s'adresser à bord ou à
ANDERSON & THOMPSON, Washington.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS, WASHINGTON ET LE BAYOU BŒUF.—Le bateau-à-vapeur fin marcheur et très élégant, SYDONIA, Capitaine Gustave Louaillier, expressément construit pour cette navigation, fera désormais des voyages réguliers entre les Opelousas, Washington, le Bayou Bœuf et la Nouvelle-Orléans. Il est bon marcheur, sûr, comfortable, bien construit et tirant peu d'eau. Les officiers porteront toute leur attention à satisfaire ceux qui daigneront les encourager. Pour plus amples informations, s'adresser à bord. Mars 31.

PAQUEBOT DE LE NLLE-ORLEANS ET DE WASHINGTON.—Le steamship A. FUSELIER, Capitaine John Lyons, reprend, cette saison, sa place dans notre navigation, et partira de la Nouvelle-Orléans, MARDI, le 3 April, at 5 heures P. M. Le Fuselier est un steamer de première classe, et possède une réputation comme bateau sain, dans tous les bureaux d'assurance de la Nouvelle-Orléans. Il est d'une solidité et d'une force extraordinaires, et est un des plus fin marcheurs que nous ayons dans notre navigation. Il a de bons aménagemens pour une trentain de passagers. Fret, raisonable ; prix du passage, 6 piastres d'ici à la Nouvelle-Orléans et *vice versa*. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à ses Agents, CHAS. DE BLANC, Nlle.-Orléans, ou à
ANDERSON & THOMPSON, Washington.

OFFICIEL.

ELECTION POUR REPRESENTANS AU JURI DE POLICE DE LA PAROISSE ST. LANDRY.—

Avis est par ces presentes donné à tous les votans qualifiés du Cinquième, Dixième, Onzième, Douzième et du Seizième Arrondissement, du Juri de Police de la Paroisse St. Landry, qu'un election sera tenue conformément à la loi, dans chacun desdits Arrondissemens, le second Lundi de Mai, 1855, (étant le 14 du mois,) commençant à 9 heures A. M. et terminant à 3 heures P. M. du même jour, dans le but d'élire un Représentant dans chacun des dits Arrondissemens, pour servir dans le Juri de Police de la dite Paroisse pendant le terme de deux ans à partir du jour de l'élection, savoir :

Dans le Cinquième Arrondissement.... A la résidence de Jean F. Richard, à Bellevue...... Par MM. Léandre Bourque, Vaucheré Boutté et William H. Parrott.

Dans le Dixième Arrondissement.... Au magasin de James Akenhead, au Bayou Chicot..... Par MM. C. W. Ferguson, John C. Griffith et W. S. Roberts.

—Et à la résidence de Charles Johnson, Jr., Pine Woods.... Par MM. Léon Johnson, Henry Bennet et James Bennet.

Dans le Onzième Arrondissement.... Au magasin de Philippe Stagg, dans la Vieille Grande Prairie.... Par MM. Don Diego S. Fontenot, Pierre Guillory et Cyrile Soileau.

Dans le Douzième Arrondissement.... A la résidence de L. B. Shaw, sur le Bayou Bœuf.... Par MM. Thomas McCrory, Robert McCrory et L. B. Shaw.

—Et à l'ancienne résidence de William Irwin, décédé, à Moundville.... Par MM. Louis Webb, Pierre Wartelle et John S. Edwards.

Dans le Seizième Arrondissement...... A la résidence de Jos. Landerneau, à la Prairie Mamoth.... Par MM. Joachim Landerneau, Olin Guillory et Wm. C. Teale.

Les commissaires d'élection en donneront avis public conformément à la loi, remettront un certificat d'élection à la personne élue, lui notifieront d'assister à la séance régulière du Juri de Police, le premier Lundi de Juin prochain, à 10 heures A. M., à la maison de Cour, et rendront les retours de l'élection, avant l'expiration de huit jours après l'élection, au Greffier du Juri de Police.

Les commissaires dans le Dixième et Douzième Arrondissement, ne donneront point de certificat mais ils rendront le procès verbal comme ci-dessus mentionné.

St. Landry, 24 Avril, 1855.

ELBERT GANTT, Président du Jury de Police.

Certifié :
GUY H. BELL, Greffier du Juri de Police.

Prospectus of "The Opelousas Patriot."

THE UNDERSIGNED will commence the publication, in the town of Opelousas, on SATURDAY, March 3, of a Weekly Newspaper, in the French and English Languages, to be entitled "THE OPELOUSAS PATRIOT," devoted to the periodical dissemination of all intelligence of a Local, Political, Statistical and Miscellaneous character, calculated to please and inform the various classes of readers who may consult its columns.

In Politics, the "Patriot" will be Independent, but not Neutral. The Editors will freely expose to the public inspection the tendency of Public Measures and the conduct of Public Men. Renouncing such names as "Whig" or "Democrat," whether implying censure or praise, they will watch closely the current of events, with the view of commending what is good and condemning what is bad. Measures promotive of the general welfare will be advocated, irrespective of the sources whence they emanate; while the official conduct of public servants will be fearlessly but respectfully exposed to the general scrutiny, in such terms as circumstances may justify.

In the Miscellaneous department, the "Patriot" will embrace such articles as may be deemed best suited to the tastes of its readers; and these articles, whether original or selected, will be concise, brief and practical. Under this department will be included such items as have a tendency to direct public inquiry to the best means of promoting the Agricultural interests and the general business pursuits of our own Parish.

The Editors of the "Patriot" will use every exertion to impart peculiar interest to the Local department. But little is known abroad of the vast but undeveloped country embraced within the limits of the old County of Opelousas. The statistics, population, topography and general resources of this region will, from time to time, receive attention commensurate with their importance. The health, beauty and fertility of the country offer many inducements to immigration; and no pains will be spared to portray adequately these attractive features—to invite population and enterprise to our soil, in order to develop its resources and enhance its wealth.

Much care will be bestowed upon the Editorial department, and writers of acknowledged ability will occasionally contribute to its columns. In its Typographical execution, the "Patriot" will challenge comparison with its most attractive cotemporaries.

All articles of general interest, when briefly written and accompanied by the names of the writers, will be inserted; while communications of a personal character will invariably be rejected. In advancing their opinions, the Editors will do so courteously, avoiding every expression calculated to wound the most delicate sensibility.

The Editors have embarked in their enterprise with zeal and confidence, at the instance of many public-spirited friends. With a full determination to succeed, they will spare neither industry nor capital to win the public confidence, and to deserve general patronage.

The "Patriot" will be published at the moderate rate of TWO DOLLARS AND FIFTY CENTS a year, payable in advance—thus placing it within the reach of a numerous circle of readers.

ALBERT DEJEAN,
CYRUS THOMPSON,
ALF. LIVINGSTON.

Opelousas, February. 1855.